



Illustration : Léa Lord

INFORMATION GRAND PUBLIC

Covid-19 : l'exposition aux médias d'information, possible facteur d'anxiété

RÉSUMÉ

- Depuis le début de la pandémie, les médias audiovisuels et écrits du monde entier ont consacré une très large place au covid-19 et à ses conséquences. Cela a été particulièrement le cas en France pendant le premier confinement, en 2020.
- Une part importante du grand public a considéré que le traitement médiatique de la crise sanitaire a été anxiogène. Plusieurs pratiques de mise en forme de l'information, par exemple la présentation de statistiques dépourvues de contexte ou le recours à des témoignages forts de patients, ont sans doute contribué à ce ressenti.
- Des enquêtes dans divers pays ont suggéré un lien entre la durée d'exposition aux médias et le niveau d'anxiété ressenti, de symptômes dépressifs et de troubles du sommeil. La nature de certaines informations a aussi pu nuire à la santé mentale d'une partie de la population.

Rev Prescrire 2021 ; 41 (455) : 690-695

La pandémie de covid-19 et ses conséquences sont d'une ampleur et d'une gravité exceptionnelles. Depuis le début de la crise, en France notamment, les médias d'information de presse écrite (papier ou internet), radio et télévision, de même que les réseaux sociaux, en ont massivement rendu compte. Dans le meilleur des cas, ils ont aidé le public à mieux comprendre la situation et à se protéger d'une contamination. Ils ont aussi, pour beaucoup, contribué à dénoncer les "fake news" sur le covid-19 ou à lutter contre l'isolement pendant les périodes de confinement (a)(1,2).

Mais des études menées dans le monde lors d'autres événements majeurs (attentats, risque d'épidémie d'Ebola aux États-Unis d'Amérique en 2014, catastrophes naturelles, etc.) ont montré que le volume et le contenu de la couverture médiatique ont pu constituer un facteur de stress supplémentaire (1,3,4).

Qu'en est-il dans le cas de la pandémie de covid-19 ? Qu'ont montré les premières enquêtes sur le lien entre l'exposition aux médias depuis le début de la pandémie et la santé mentale ? Comment le grand public a-t-il perçu cette couverture médiatique, en particulier en France, jusqu'au printemps 2021 ?

Voici les principales données rassemblées par notre recherche documentaire.

a- Nous n'aborderons pas dans cette synthèse les problématiques spécifiques aux "fake news", qui ont aussi pu être un facteur d'anxiété (réf. 4).

Le covid-19 à la une des médias d'information français

La pandémie de covid-19 est la première à se dérouler dans un contexte d'aussi large utilisation des chaînes d'information en continu et des réseaux sociaux, tels que Twitter, sur lequel le mot-clé le plus utilisé de janvier à début décembre 2020 a été "covid-19" et ses déclinaisons (écrit près de 400 millions de fois) (b)(1,5). En France, les médias d'information de presse écrite, radio et télévision ont massivement rendu compte, en temps réel et jour après jour, de la pandémie.

Un envahissement inédit des informations télévisées. Les journaux télévisés (JT) du soir (sur TF1, France 2, France 3, M6 et Arte), parfois regardés par 15 à 20 millions de téléspectateurs quotidiens cumulés, ont consacré, au premier semestre 2020, 56 % de leur temps à la pandémie de covid-19 et à ses conséquences, et même jusqu'à plus de 80 % pendant le premier confinement (6,7). La personnalité qui a pris le plus souvent la parole dans les JT en 2020, sur tout sujet traitant de la pandémie, est Olivier Véran, médecin et ministre de la santé (7).

Les chaînes d'information en continu (BFMTV, Franceinfo, LCI, CNews), fortement relayées sur les réseaux sociaux et influençant le choix des sujets couverts par les autres médias, ont consacré au covid-19 environ 75 % de leur temps d'antenne pendant la première semaine de confinement, soit environ 13 heures trente par jour et par chaîne sur 18 heures mesurées (6,8).

Le nombre de sujets et le volume horaire de diffusion consacrés par les JT du soir au covid-19 ont baissé au 2^e semestre 2020 d'environ un tiers, en dépit d'ailleurs d'un nombre de morts du covid-19 supérieur de 15 % pendant cette période. Mais la pandémie a tout de même fait l'objet de 41 % des sujets et de 37 % du temps des JT au 2^e semestre 2020, et a représenté environ la moitié des sujets et du temps des JT sur l'ensemble de l'année 2020 (7).

Les médias écrits (papier et internet) aussi envahis. Le 20 mars 2020, quatre jours après l'annonce du premier confinement, près d'un article sur deux dans la presse écrite (papier et internet) d'information a traité de la pandémie (9). Certaines semaines, au 1^{er} semestre 2020, notamment en mars et avril, plus de 50 % et jusqu'à 80 % des articles ont évoqué le covid-19 dans certains journaux régionaux français (10).

Une présentation médiatique de la pandémie souvent excessive

En France, jusqu'au premier confinement en mars 2020, des médias ont minimisé l'ampleur de la pandémie, le covid-19 étant comparé par certains médecins à une "simple" grippe, et les inquiétudes assimilées à une « psychose » (11). Le ton a ensuite changé, pendant plusieurs mois au moins. Certains

médias ont recouru de façon récurrente à des pratiques qui ont contribué à rendre les informations sur le covid-19 excessivement anxiogènes (c).

Une hiérarchie des informations parfois bousculée. Des désaccords entre scientifiques sur les modes de transmission, le degré de contagiosité ou la gravité de la pandémie ont brouillé, voire rendu inintelligibles certains messages (lire "Une "expertise" médiatique pas toujours éclairante" p. 696). Il est aussi apparu malaisé pour le grand public de se retrouver dans le flot d'informations, et parfois à la lecture de certains titres fourre-tout. Par exemple : « *La France enregistre 365 nouveaux morts, mission accomplie pour le train médicalisé* » (ouest-france.fr, 26/3/2020).

Des anecdotes ou événements exceptionnels ont été élevés au rang d'informations à part entière. Ainsi, un titre a indiqué : « *En Belgique, plus de 100 personnes auraient été contaminées par un médecin sans masque* ». Le corps de l'article, lui, était plus nuancé, précisant que le non-respect par un médecin de ce geste-barrière était « *une exception* » (capital.fr, 18/10/2020).

La mise en avant systématique des cas graves. Le nombre de cas asymptomatiques ou modérés et passagers de covid-19 est estimé important (12,13). Mais les témoignages de patients concernés par ces formes ont été rares dans les médias. Plus souvent ont été rapportés des témoignages de patients fortement voire gravement atteints, qu'ils aient été anonymes ou célèbres. Ainsi ces patients sortis de réanimation, dans un texte titré « *Je suis passée tout près de la mort* » (francetvinfo.fr, 3/8/2020) ; ou ce ministre, pour qui « *ç'a été violent (...). Ça n'est pas une maladie comme les autres* » (France Inter, 20/9/2020).

Le fait de donner à voir des situations personnelles peut éclairer le grand public sur les modes de transmission ou les conséquences de la maladie. De ce point de vue, on pourrait se réjouir de la plus grande attention accordée à la parole des patients, de même d'ailleurs qu'aux sujets de santé en général, thématique la plus médiatisée en 2020 dans les JT (7). Mais certains témoignages ont été présentés sans données biomédicales et sociales précises. Cette décontextualisation, qui avait peut-être pour raison le respect du secret médical, pouvait aussi donner l'impression que toutes les per-

b- Cette synthèse se concentre sur les médias dits traditionnels, qui restent très consultés, et ne développe pas la question des réseaux sociaux (Twitter, Facebook, etc.), même si certaines études ont montré une association entre une exposition accrue aux réseaux sociaux et une plus grande détresse psychologique pendant la pandémie (réf. 21,23).

c- Les exemples donnés ici sont issus d'une veille aléatoire sur internet entre mars 2020 et mai 2021. Nombre de ces informations ont été repérées via l'agrégateur de contenus yahoo.fr et reprises par plusieurs médias, dits d'information mais aussi people, à large audience.

sonnes couraient un risque égal de développer une forme grave de covid-19.

Certaines situations individuelles ont été rapportées de plusieurs régions du monde, dans certains cas pour leur caractère "spectaculaire", bien qu'exceptionnel : quatre grands-parents d'une même famille morts en un mois (closermag.fr, 1/5/2020) ; une professeure morte du covid-19 lors d'un cours par visioconférence (cnews.fr, 6/9/2020) ; un enfant états-unien orphelin à 4 ans après la mort de son père puis de sa mère du covid-19 (est-republicain.fr, 19/11/2020).

Des cas particuliers ont pris valeur d'exemples voire de généralités. Le recours au témoignage et la présentation de situations individuelles ont pu renforcer l'identification du grand public et susciter de la peur (d)(1).

Des statistiques difficiles à appréhender.

Les médias ont souvent présenté l'évolution de la pandémie avec des statistiques difficiles à appréhender ou dépourvues de contexte explicatif ou d'éléments de comparaison suffisants. Cela a été le cas avec le décompte quotidien du nombre de morts en France pendant le premier confinement, ou encore les cartes de France avec de multiples nuances de rouge ou du noir selon les taux d'incidence par département, au risque de susciter de l'anxiété plutôt que d'apporter des éléments de compréhension supplémentaires (e). Par ailleurs, l'évolution du nombre de tests de dépistage positifs a été relayée à partir de l'été 2020 sans tenir compte de l'augmentation des capacités de tests mises en œuvre par rapport au 1^{er} semestre. Certains médias ont alors usé fréquemment du terme « record », celui du jour faisant oublier celui de la veille, "sensationalisant" l'information. Ils n'ont pas toujours non plus précisé, notamment au début du premier déconfinement en mai 2020, que c'était pour des raisons de rattrapage des données du week-end que le nombre de morts du covid-19 était à la hausse en début de semaine (14). Ces imprécisions ont pu être vectrices de stress, voire d'anxiété.

Une sélection des aspects ou des mots les plus inquiétants.

Plusieurs cas de covid-19, dont la gravité n'était nullement précisée, ont été confirmés dans l'équipe de football de Lens : la voilà « décimée » (lavenirdelartois.fr, 24/10/2020). Les données épidémiologiques sont mauvaises ? Voici venir non une vague, ni un rebond épidémique, mais un « tsunami » (yahoo.fr, 28/1/2021).

Les projecteurs ont été braqués sur une « catastrophe sanitaire » à Saint-Étienne après une fête réunissant 100 à 150 « jeunes » dans un appartement (LCI, 8/10/2020). Prononcée par un procureur, cette expression alarmiste a été reprise en titre alors qu'un autre média optait pour un titre plus prudent, à la tonalité scientifique, évoquant « une fête étudiante ayant pu causer un cluster » (20minutes.fr, 8/10/2020). Plusieurs cas de contamination chez des étudiants de la même ville ont ensuite été rapportés, mais sans lien direct établi (France 3, 8/10/2020). Dans d'autres situations similaires, l'alerte de cer-

tains médias n'a pas toujours donné lieu à un suivi ultérieur des éventuelles conséquences sanitaires.

L'émergence de variants a aussi donné lieu à des mises en scène anxiogènes de l'information, sous la forme notamment d'une compétition. Ainsi cette affirmation en page d'accueil d'un site internet : « Double menace », illustrée par un virus à la taille disproportionnée sur fond de drapeau sud-africain (hugffingtonpost.fr, 9/2/2021). Le titre et le corps de l'article étaient plus nuancés, posant plusieurs questions, dont celle-ci : « Le variant sud-africain peut-il s'imposer face au variant anglais ? » Ce n'est pas le seul exemple de mise en forme médiatique d'une incertitude scientifique, dans certains cas démentie ultérieurement par des connaissances plus rassurantes.

Une relation entre le titre et l'image influençant les interprétations.

L'usage de photographies représentant une foule dans la rue ou un service hospitalier pour illustrer un titre annonçant le nombre quotidien de tests positifs a pu amplifier la perception d'une menace omniprésente et forcément grave. Autre exemple, une photographie de jeune femme riant à une terrasse, pour illustrer ce titre : « L'Europe devient la 2^e région à dépasser les 250 000 morts alors que frappe la 2^e vague » (compte Twitter de Reuters, 24/10/2020). Une telle relation entre le titre et l'image a pu, comme de nombreuses autres présentations médiatiques, inviter le public à percevoir les « jeunes » comme des menaces, ne respectant pas les gestes barrières et contribuant massivement à la propagation de la pandémie (15).

Par ailleurs, l'usage du téléobjectif a tendu, sur les photographies, à réduire faussement les distances entre les individus dans une foule en apparence compacte, sans respect pour la distanciation physique. La préférence médiatique, pour des raisons pratiques ou juridiques, pour des illustrations de la pandémie au moyen de vues de foules dans des parcs ou sur des quais, et non de groupes dans des entreprises ou des appartements, a aussi eu pour effet de donner une image incorrecte du mode de contamination, qui survient principalement en intérieur (16).

Les retransmissions en direct d'évacuations sanitaires par hélicoptère (BFMTV, 14/3/2021), ou de comptes rendus de visites ministérielles jusque

d- La prédilection pour le témoignage dans les sujets de santé n'est pas nouvelle dans la presse grand public. Les articles médicaux, historiquement consacrés aux avancées de la recherche médicale, y ont en effet pris une teinte plus « sociale », en faisant la part belle aux propos de patients et à l'émotion. Cette tendance a été observée lors du Téléthon ou lors du scandale dit du sang contaminé, révélé en 1991. Des journalistes de télévision notamment espéraient alors que la dramatisation et « l'aspect humain » répondent aux attentes supposées des téléspectateurs (réf. 2729).

e- Dans cette synthèse, nous n'abordons pas la communication de crise des responsables politiques pendant la pandémie.

dans les chambres des services de réanimation (compte Twitter de TMC, 4/11/2020) ont aussi pu contribuer à majorer l'anxiété de la population. L'offre répétitive et ininterrompue des chaînes d'information, ou celle, sans cesse renouvelée et à portée de clic, de sites internet ont aussi pu constituer un facteur d'anxiété.

Des effets possibles sur la santé mentale d'une couverture médiatique étouffante

En cas de catastrophe ou de crise, comme une pandémie, le stress est une réaction adaptée. Chacun cherche à s'informer sur les risques pour sa santé (1,3). Mais au-delà de la réaction de stress adaptée, le fait d'être exposé à une couverture médiatique intense ou à la tonalité angoissante peut aussi être un facteur d'accentuation de l'anxiété (1,3,4). Les premières enquêtes publiées à ce sujet dans le cas du covid-19 semblent le corroborer.

Une couverture médiatique souvent perçue comme anxiogène. Selon deux sondages réalisés chacun auprès d'un échantillon de 1 000 personnes représentatif de la population adulte française, l'un en septembre 2020 et l'autre en janvier 2021, une majorité de Français ont estimé que les médias avaient accordé trop de place à la pandémie de covid-19. Au moins la moitié des Français interrogés ont aussi indiqué que ce traitement médiatique avait été anxiogène, ou que les médias avaient dramatisé les événements (2,17).

Selon l'enquête longitudinale Coconel (Coronavirus et confinement) menée par sondage via internet auprès d'un échantillon d'environ 1 000 personnes représentatives de la population adulte française, huit personnes sur dix interrogées entre les 15 et 17 avril 2020 ont trouvé souvent effrayants les images et/ou les témoignages de la pandémie rapportés par les médias (écrits sous format papier ou internet, télévisés, radiophoniques ou par vidéo sur internet). Cette proportion était plus élevée chez les femmes et les personnes âgées de plus de 65 ans ou confinées seules. Près de trois personnes sur dix ont dit préférer ignorer combien de gens mouraient chaque jour du covid-19 en France. Cette réaction a plus souvent été exprimée par des personnes vivant dans un ménage à bas revenus ou confinées dans un logement considéré comme surpeuplé (18).

Un lien possible entre exposition accrue aux informations sur le covid-19 et dégradation de la santé mentale. Dans sa série d'enquêtes Coviprev menées du 30 mars au 6 mai 2020, auprès d'échantillons indépendants de 2 000 personnes semblables à la population française, Santé publique France a inclus une question sur la durée d'exposition aux médias. Les prévalences de l'anxiété, de la dépression et, de façon moins significative, des problèmes de sommeil, ont été corrélées avec le temps d'exposition aux médias.

Elles étaient les plus élevées au-delà de quatre heures d'exposition quotidienne aux médias (19).

Les résultats de l'enquête Coconel, du 15 au 17 avril 2020, vont dans le même sens. Après un mois de confinement, parmi les personnes qui consacraient beaucoup de temps à la recherche d'informations sur la pandémie, 63 % des femmes et 38 % des hommes présentaient des signes de détresse psychologique, contre respectivement 27 % et 19 % parmi celles qui y passaient peu de temps. Les résultats de cette enquête ont aussi suggéré un lien entre durée d'exposition aux médias et prévalence des troubles du sommeil (18). En raison du confinement alors en vigueur, l'ennui a pu augmenter l'usage des écrans, tandis que le fait de souffrir de troubles du sommeil n'a pas pu être contrebalancé par la pratique d'activités physiques ou par des relations sociales (20,21). Les troubles du sommeil ont aussi pu conduire à accentuer la consultation nocturne de médias... et donc à majorer ces troubles (20). Les prévalences les plus élevées de troubles du sommeil ont concerné les personnes âgées de 18 à 25 ans. Ces résultats ont concordé avec des enquêtes dans d'autres pays. Les auteurs l'expliquent par une plus grande exposition de cette population aux informations anxiogènes sur les réseaux sociaux, une plus grande souffrance liée à la privation de relations sociales et une peur pour l'avenir (21).

Après deux mois de confinement, les résultats de l'enquête Coconel menée entre les 7 et 10 mai 2020 ont montré un lien entre le temps passé à s'informer dans la semaine précédente sur le covid-19 via les médias traditionnels ou les réseaux sociaux et la survenue de trois troubles (dépression, anxiété, problèmes de sommeil) ainsi qu'un besoin de soutien psychologique auprès d'un professionnel de santé, notamment en cas d'exposition aux médias supérieure à quatre heures par jour (huit heures en moyenne). Selon les chercheurs, ces résultats étaient très significatifs même après ajustements sur d'autres variables (21).

Dans d'autres pays, des résultats similaires ont été rapportés. Certaines études ont conduit à estimer une fréquence ou une durée d'exposition aux médias avec laquelle un trouble mental peut être mis en lien. Ainsi, une étude réalisée en avril 2020 au Canada auprès d'environ 1 000 femmes enceintes a montré que le fait de regarder plus d'une fois par jour un média d'information pendant la pandémie était associé à une plus grande détresse psychologique (22). En Allemagne, les auteurs d'une étude auprès de 6 200 participants interrogés du 27 mars au 6 avril 2020 ont constaté que les symptômes de dépression et d'anxiété liées spécifiquement ou non au covid-19 étaient plus affirmés en cas d'exposition répétée, et surtout en cas d'exposition longue et en cas de diversité des médias consultés, avec un seuil de 7 consultations ou de 2,5 heures d'exposition par jour. Cette étude a aussi montré que les personnes précédemment sujettes à la peur de maladies physiques étaient plus vulnérables à une détresse psychologique en lien avec une exposition exagérée aux médias (23).

Des limites à prendre en compte. Le lien de causalité éventuel entre l'exposition aux informations sur le covid-19 et le niveau, voire la sévérité de l'anxiété, est incertain car les données rapportées ne permettent pas de déterminer si cette exposition aux médias a été une cause ou une conséquence dans l'association observée, notamment en France (18,23). Il est aussi possible que les personnes qui consultent le plus les informations soient avant tout les plus anxieuses (22,23).

Certaines enquêtes ont été réalisées sur un temps court, et se basent sur des questionnaires auto-déclarés, dans certains cas auprès d'échantillons limités en nombre ou dont la représentativité rapportée à la population générale n'est pas garantie (1,22).

Toutes les études n'ont pas détaillé les résultats en fonction du type de médias consultés, ni quantifié précisément le temps d'exposition aux médias. L'augmentation du temps de consultation des médias ne signifie pas que les personnes étaient spécifiquement exposées à des informations sur le covid-19 (1). La plupart des études n'ont pas pris en compte la nature des informations sur la pandémie, en plus de la fréquence. À titre d'illustration, cela a été fait dans une étude menée en avril 2020 en Tunisie auprès d'environ 600 adultes : les résultats ont montré un lien entre le fait d'avoir été exposé à des photos, des témoignages ou des détails de cérémonies funéraires de victimes du covid-19 et un risque de stress post-traumatique (24). Il n'est pas évident de comparer d'un pays à l'autre (particulièrement avec la Chine) le rapport de la population aux médias et le stress engendré par la pandémie de covid-19 (f).

Il est peu probable que l'anxiété liée aux informations sur la maladie covid-19 soit semblable et comparable à celle concernant le risque d'infection par le virus Ebola aux États-Unis d'Amérique en 2014, une maladie beaucoup plus souvent grave, mais de fréquence exceptionnelle (1,3).

En somme, l'exposition aux médias a pu être un facteur d'anxiété à part entière, avec un potentiel impact traumatique (20,21). Mais d'autres facteurs liés au contexte épidémique ont pu intervenir : la situation familiale, le niveau d'isolement, le fait d'avoir eu un proche infecté, la situation financière et matérielle, etc. Il est permis de penser que c'est l'intensité inédite (par sa durée notamment) de la médiatisation, associée à d'autres expériences sociales elles aussi inédites, telles que le confinement et la restriction des relations sociales, qui explique le surcroît d'anxiété (21).

Informer sans inquiéter exagérément : un difficile équilibre

Le covid-19 a envahi nos vies et nos écrans. Il n'est donc pas étonnant que ce virus nouveau et méconnu, à l'origine d'une crise sanitaire et économique exceptionnelle, ait inondé les médias grand public, et que le ton utilisé ait été à la hauteur de la préoccupation. Était-il possible d'éviter toute tonalité anxiogène de l'information lorsque les services de réanimation étaient saturés ? Était-ce même souhaitable si l'on considère que la menace doit s'incarner pour être prise au sérieux ?

Mais n'était-il pas possible, pour les médias, de ne pas aggraver le caractère anxiogène de certains contenus ? Certains représentants des usagers avaient formulé une telle demande dès avril 2020 (25). Par exemple, accorder davantage de place et d'explication à une vision épidémiologique de la pandémie aurait peut-être réduit la dramatisation et le spectaculaire.

Ce n'est sans doute pas facile, étant donné les logiques professionnelles, concurrentielles et économiques à l'œuvre dans les pratiques médiatiques habituelles et leur impact sur les rythmes de travail. D'autant plus que le temps de la science a pu lui-même se raccourcir pendant la pandémie (2,26,27).

Être attentif aux potentielles conséquences psychiques.

Certaines institutions, parmi lesquelles l'Organisation mondiale de la santé (OMS), ont recommandé de limiter le temps d'exposition aux médias d'information (22). « *N'écoutez pas les informations toute la journée* », a aussi indiqué Santé publique France sur une page internet contenant divers conseils et ressources (28). Il est utile de conseiller aux patients, notamment anxieux, de s'informer de façon régulière mais en les mettant en garde contre l'excès d'exposition à ces informations ; en les invitant à limiter le temps qui y est consacré (par exemple une seule fois par jour pendant une heure maximum) ; et en les encourageant à exercer leur esprit critique, et à s'interroger sur la fiabilité des sources consultées, afin de se prémunir des rumeurs, des spéculations et d'une escalade du stress vers l'anxiété (3,4). Dans la même idée, les personnes anxieuses peuvent désactiver les notifications des applications numériques qui alertent en permanence sur la publication de nouveaux contenus (4).

f- Notre recherche documentaire n'a recensé que deux synthèses portant sur les facteurs associés à la détresse psychologique pendant la pandémie de covid-19. La plus vaste a cherché des études publiées entre décembre 2019 et juillet 2020, et en a inclus 68, dont 39 menées en Chine. Dix de ces études, dont sept de Chine, ont étudié spécifiquement l'exposition aux médias et les résultats ont été méta-analysés. Une exposition plus longue aux médias a été généralement associée à un niveau plus élevé d'anxiété. Ces résultats sont fragilisés par l'hétérogénéité des populations étudiées (réf. 30).

Sans nier la gravité de la pandémie, il est utile aussi d'équilibrer les points de vue, et d'aborder avec les patients d'autres aspects plus positifs, qui risquent de passer inaperçus, tels que la fréquence des infections sans symptôme ou peu symptomatiques, des guérisons. Ces faits sont davantage de nature à susciter l'espoir et à ouvrir des perspectives d'avenir.

Dans des périodes où les médias transmettent beaucoup d'informations angoissantes, à tort ou à raison, une attention particulière est à porter aux personnes dont l'état psychique se trouve altéré. Les professionnels de santé ont aussi à faire face à cette conséquence de la pandémie de covid-19, comme cela est déjà le cas pour les conséquences physiques.

**Synthèse élaborée collectivement
par la Rédaction
sans aucun conflit d'intérêts
©Prescrire**

Recherche documentaire mise à jour le 31 mai 2021

- 1- Riehm KE et coll. "Associations between media exposure and mental distress among U.S. adults at the beginning of the covid-19 pandemic" *Am J Prev Med* 2020 ; **59** (5) : 630-638.
- 2- Carasco A "La crise du covid-19 réconcilie (un peu) les Français et les médias" *La Croix* 26 janvier 2021. Site la-croix.com consulté le 28 janvier 2021 : 7 pages.
- 3- Garfin DR et coll. "The novel coronavirus (COVID-19) outbreak : amplification of public health consequences by media exposure" *Health Psychol* 2020 ; **39** (5) : 355-357.
- 4- Looi JCL et coll. "Clinical update on managing media exposure and misinformation during covid-19 : recommendations for governments and healthcare professionals" *Australas Psychiatry* 2021 ; **29**(1) : 22-25.
- 5- McGraw T "Spending 2020 together on Twitter" 7 décembre 2020. Site blog.twitter.com consulté le 8 décembre 2020 : 4 pages.
- 6- Bayet A et Hervé N "Étude. Information à la télé et coronavirus : l'INA a mesuré le temps d'antenne historique consacré au Covid-19" 24 mars 2020. Site www.ina.fr consulté le 17 octobre 2020 : 19 pages.
- 7- Poels G et Lefort V "Au second semestre 2020, les JT ont moins couvert la pandémie de Covid-19" 15 mars 2021. Site www.ina.fr consulté le 8 juin 2021 : 6 pages.
- 8- Bayet A et coll. "Étude INA. Temps d'antenne, personnalités émergentes, place des femmes : un bilan de l'information sous Covid-19 à la télé" 24 juin 2020. Site www.ina.fr consulté le 3 novembre 2020 : 10 pages.
- 9- "Le covid, un phénomène médiatique sans précédent selon une étude" 18 juin 2020. Site www.lefigaro.fr consulté le 17 octobre 2020 : 2 pages.
- 10- Grasland C "Comment la pandémie s'est propagée dans la presse régionale" 19 août 2020. Site www.theconversation.com consulté le 6 novembre 2020 : 12 pages.
- 11- Langlais PC "De la « psychose » à la crise : le coronavirus dans la presse française" 26 mars 2020. Site internet.scoms.hypotheses.org consulté le 6 mai 2021 : 7 pages.
- 12- Prescrire Rédaction "Reconnaître une maladie covid-19 et évaluer sa gravité. Rester vigilant, y compris en l'absence de signe de gravité d'emblée" *Rev Prescrire* 2020 ; **40** (446) : 912-918.
- 13- Prescrire Rédaction "Infections par le Sars-CoV-2. Au moins un tiers restent asymptomatiques" *Rev Prescrire* 2021 ; **41** (454) : 605-606.
- 14- Arrêt sur images "Décès "à la hausse" le lundi : la fausse alerte" 14 mai 2020. Site www.arretsurimages.net consulté le 9 juin 2021 : 2 pages.
- 15- Prescrire Rédaction "Génération covid-19" *Rev Prescrire* 2021 ; **41** (451) : 372.
- 16- Faure G "Covid-19 : pourquoi les médias continuent-ils à illustrer leurs sujets avec des images de foules en extérieur ?" 9 avril 2021. Site www.ina.fr consulté le 12 avril 2021 : 6 pages.
- 17- Vivavoice "Les attentes des Français sur « l'utilité du journalisme » et le traitement éditorial de la crise sanitaire" Étude réalisée pour les Assises internationales du journalisme des 1^{er} et 2 octobre 2020, en partenariat avec France Télévisions, France Médias Monde, *Le Journal du Dimanche* et Radio France : 21 pages.
- 18- Consortium Coconel "Les Français, les médias et l'épidémie" COronavirus et CONfinement. Enquête Longitudinale 2020, note de synthèse n° 7, vague 4 : 7 pages.
- 19- Santé publique France "Tableau 4b" (Prévalences et évolutions de l'anxiété selon les conditions de vie liées à l'épidémie de Covid-19) + "Tableau 5b" (dépression) + "Tableau 7b" (problèmes de sommeil). Enquête CoviPrev 2020, France métropolitaine : 3 pages.
- 20- Léger D et coll. "Poor sleep associated with overuse of media during the Covid-19 lockdown" *Sleep* 2020 ; **43** (10) : 1-3.
- 21- Peretti-Watel P et coll. "Anxiety, depression and sleep problems : a second wave of covid-19" *Gen Psychiatr* 2020 ; **33** : e100299 : 1-4.
- 22- Lemieux R et coll. "Association entre la fréquence de consultation des médias d'information et la détresse psychologique chez les femmes enceintes durant la pandémie de Covid-19" *Can J Psychiatry* publié en ligne le 21 octobre 2020 : 9 pages.
- 23- Bendau A et coll. "Associations between covid-19 related media consumption and symptoms of anxiety, depression and covid-19 related fear in the general population in Germany" *Eur Arch Psychiatry Clin Neurosci* 2020 ; **271** (2) : 283-291.
- 24- Fekih-Romdhane F et coll. "Prevalence and predictors of PTSD during the COVID-19 pandemic : findings from a Tunisian community sample" *Psychiatry Res* 2020 ; **290** : 113131 : 2 pages.
- 25- Haute autorité de santé "Épidémie de covid-19. Avis n° 1/2020 du Conseil pour l'engagement des usagers" Fiche validée le 30 avril 2020. Site www.has-sante.fr consulté le 8 décembre 2020 : 6 pages.
- 26- Eutrope X "Malgré la crise de la Covid-19, l'avenir du journalisme scientifique ne s'éclaircit pas". Site www.ina.fr consulté le 22 octobre 2020 : 4 pages.
- 27- Champagne P et Marchetti D "L'information médicale sous contrainte. À propos du "scandale du sang contaminé"" *Actes Rech Sci Soc* 1994 ; **101-102** : 40-62.
- 28- Santé publique France "Covid-19 : prendre soin de sa santé mentale pendant l'épidémie" mise à jour le 26 avril 2021. Site www.santepubliquefrance.fr consulté le 10 juin 2021 : 6 pages.
- 29- Romeyer H "Santé et espace public". In : "La santé dans l'espace public" Presses de l'Ehesp, Rennes 2010 : 5-11.
- 30- Wang Y et coll. "Factors associated with psychological distress during the coronavirus disease 2019 (covid-19) pandemic on the predominantly general population : a systematic review and meta-analysis" *PLoS One* 2020 ; **15** (12) : e0244630 : 27 pages.



POINT DE VUE DE LA RÉDACTION

Une “expertise” médiatique pas toujours éclairante

La pandémie de covid-19 est aussi une pandémie d'incertitudes. Beaucoup de personnes en sont affectées, surtout quand elles ont déjà d'autres soucis ou d'autres vulnérabilités. Quelques-unes cherchent des certitudes, voire en inventent, et s'y accrochent, parfois contre toute évidence. Ainsi, tout est dit et son contraire, notamment dans les innombrables cafés du Commerce, dans les médias, au coin de la rue, ou sur les réseaux sociaux.

Et ces lieux de débats regorgent de soignants et autres “experts” défendant toutes sortes d'approximations, de fantaisies et de contre-vérités éhontées. Quand des “experts” nient la réalité la plus tangible aux yeux des autres, par exemple l'existence d'une deuxième vague de covid-19 en France à l'automne 2020, on comprend la difficulté à s'accorder sur les solutions à apporter, sans parler des prévisions ou prédictions que d'aucuns confondent avec des projections.

Depuis le début de la pandémie de covid-19, les médias grand public ont légitimement cherché à donner la parole à des voix critiques par rapport aux informations et aux décisions gouvernementales. Mais cela a aussi ouvert la porte à toutes sortes d'“experts” plus ou moins voire complètement en dehors de leur domaine de compétence scientifique, ou pas à jour, ou encore adoptant une posture opposée aux connaissances scientifiques collectives en construction.

À son début par exemple, le phénomène *hydroxychloroquine* a grippé les rouages du monde médiatique et échappé au monde scientifique, par ses voies de communication directes au public et par ses procédés d'“affirmation”, faits d'arguments d'autorité et d'études aux nombreux biais ne démontrant rien. Dès mars 2020, il s'agissait d'un phénomène politico-médiatique. Toute réfutation scientifique était inaudible, voire contre-productive. Au point de pouvoir lire sur des réseaux sociaux que si *Prescrire* n'était pas convaincue par les données sur ce médicament, c'était parce qu'elle était achetée par Big Pharma : « *Bon sang, mais c'est bien sûr !* ».

Surtout au début de la pandémie ou à l'été 2020, certains médias et certains utilisateurs de réseaux sociaux ont fait de l'incertitude et du débat scientifique, devenu un débat d'opinions, une source d'incompréhension et un motif d'angoisse supplémentaires. Ces médias ont failli à leur mission d'informer en présentant comme crédibles certaines options de lutte contre la pandémie, pourtant visiblement inefficaces ou dangereuses, et en donnant la parole à certains “experts” pétris de leurs certitudes, ne reconnaissant jamais leurs erreurs, voire cultivant un contre-discours systématique par seul souci de faire parler d'eux.

Pour éviter de tomber dans leur piège, le mieux est de ne pas les nommer...

©Prescrire

Hydroxychloroquine : deux fois plus d'effets indésirables notifiés dans le monde en 2020

Une augmentation remarquable, liée aux prescriptions dans le traitement du covid-19, influencées par des études biaisées mais largement médiatisées.

L'*hydroxychloroquine* n'a pas d'efficacité démontrée pour diminuer la fréquence des hospitalisations et des morts liées à la maladie covid-19. Pourtant, en 2020, dans de nombreux pays, ce médicament a été largement utilisé, hors autorisation de mise sur le marché (AMM), dans cette affection (1,2).

L'*hydroxychloroquine* expose à des effets indésirables parfois graves dont : troubles psychiques, convulsions, cardiomyopathies, troubles de la conduction intracardiaque, allongements de l'intervalle QT de l'électrocardiogramme avec troubles du rythme ventriculaire (1,2). Pour quantifier les notifications d'effets indésirables de 2020 par rapport aux années antérieures, une équipe hospitalo-universitaire grenobloise a analysé la base de données de pharmacovigilance de l'Agence étatsunienne du médicament (FDA) (3).

Le nombre d'effets indésirables liés à la *chloroquine* ou à l'*hydroxychloroquine* notifiés entre janvier et septembre 2020 (11 493) a plus que doublé par rapport à la même période en 2018 (4 681) et 2019 (5 131). 97 % des effets indésirables notifiés dans la base étaient considérés comme graves, versus 73 % en 2018 et 85 % en 2019 ; 5,1 % des cas ont été mortels, versus 3,1 % en 2018 et 1,9 % en 2019 (3).

En 2020, l'augmentation spectaculaire de la consommation d'*hydroxychloroquine* s'est faite sous l'influence d'études biaisées, largement médiatisées, voire promues par certains leaders d'opinion médicaux et politiques (2). Il est possible que la médiatisation ait aussi augmenté la notification des effets indésirables par les soignants, mais cette analyse montre l'importance des conséquences nocives pour les patients de cet emballement excessif pour un médicament à l'usage non justifié dans la maladie covid-19.

©Prescrire

Sources 1- “Covid-19, formes légères à modérées” Premiers Choix Prescrire, actualisation novembre 2020 : 9 pages. 2- “Le gâchis des essais cliniques dans le covid-19” *Rev Prescrire* 2021 ; 41 (448) : 135. 3- Perez J et coll. “Reported adverse drug reactions associated with the use of hydroxychloroquine and chloroquine during the covid-19 pandemic” *Ann Intern Med* 2021 : doi 10.7326/M20-7918, 3 pages.